

— Voilà de la saine pratique, hasarda Sir William.

Les trois Européens, enchantés de pareils procédés, ne surent assez exprimer leur gratitude et sentirent leur cœur se gonfler de bien aise à l'idée d'un bonheur aussi imprévu.

Ils ne purent presque pas y croire, mais ils durent bien se rendre à l'évidence lorsqu'ils virent les hommes de l'escorte, sous les ordres du chef blanc, commencer la manœuvre du dressage des tentes.

XV

AMITIÉ ET DÉVOUEMENT

Pendant que les nègres élevaient les habitations en toile, de Sambry et ses compagnons, conduits par Henri et les siens, se rendirent à l'endroit où ils devaient trouver Cathérine.

Au fond d'une sorte de niche faite en roseaux, la jeune fille était étendue sur un amas de feuilles sèches, qui devait former un lit mais qui n'en avait en réalité que les apparences.

La fièvre la dévorait et sa lividité faisait pitié à voir.

Tout autour d'elle respirait la misère, le dénuement le plus complet, et l'on n'eut su se représenter tableau plus navrant et plus lugubre.

Ses vêtements en haillons la couvrait à peine, tandis que son corps, transparent de maigreur, se contorsionnait sous les aiguillons de la maladie.

— Entrons doucement, fit de Simo ; elle dort peut-être.

En effet, Cathérine était assoupie ; mais le bruit des pas la réveilla soudain, et lui fit ouvrir les yeux.

A la vue de tant de monde, elle eut un mouvement de frayeur.

Par un effort suprême, elle essaya de se soulever sur sa couche aride, mais sa faiblesse était trop grande et elle dû y renoncer.

Ses regards langoureux errèrent sur l'assistance et fixèrent les explorateurs avec une pointe de défiance ; puis elle eut comme un geste d'éloignement.

— Que me veulent ces gens ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Sont-ce encore des négriers ?

Cet accent navré remua jusqu'aux entrailles les explorateurs.

De Sambry s'avança tout près de la couche de la malade, et, d'un air paternel, il prit la main de la jeune fille.

— Non, dit-il, nous ne sommes pas des négriers ; nous sommes des frères et nous venons ici pour vous sauver.

Cathérine détacha brusquement ses doigts de ceux du chef blanc.

— Arrière ! s'écria-t-elle.

— Je vous en supplie, écoutez-moi, croyez-moi, insista de Sambry.

— Non, non, vous venez m'enlever comme les autres.

— Quels autres ?

— Palimbo ! Calao !

A cette évocation subite de ce qui alimentait le plus sa haine, de Sambry sentit se monter la colère au front.

— Calao ! exclama-t-il ; qu'il vienne ! Nous le battons, comme nous l'avons déjà battu.

Un éclair de joie illumina le regard de la malade.

— Vous le connaissez donc ? interrogea-t-elle.

— Oui, je le connais.

— Vous vous êtes battu avec lui ?

— Et nous l'avons vaincu.

Cathérine fixa d'une façon étrange le chef blanc ; puis souriant comme sourit la fleur qui se meurt :

— Merci, fit-elle. Merci.

Il y eut quelques instants de silence qui rendirent à chacun la situation assez embarrassante.

De Sambry résolut d'y couper court.

— Vous voyez donc que vous pouvez nous considérer comme de vrais amis. Confiez-vous à nous, nous vous donnerons tous les soins possibles et nous vous rendrons la santé. Notre caravane est richement fournie de vivres et de tout ce qui constitue l'alimentation humaine. Nous avons en notre possession un excellent matériel, ce qui est assez vous dire que rien ne vous manquera pour vous protéger tant contre les intempéries du climat que contre les fatigues. Mais, ce qui est le plus important encore, c'est que parmi nous se trouve un ami, un camarade, un frère, docteur savant, dont la science sait faire des merveilles. Le voici qui va consacrer à votre rétablissement toute la puissance de son savoir. Ne craignez rien ; placez-vous sous notre égide ; vous serez gardé comme une sœur, comme une amie. Cependant, vous ne pouvez rester plus longtemps dans ce gîte malsain et impropre. Nos tentes sont dressées ; elles sont larges et spacieuses. Venez, nous vous y offrons l'hospitalité la plus franche.

Catherine écoutait en extase les paroles du chef blanc et semblait encore douter quelque peu.

Mais lorsque ses yeux profonds, par un long examen, se furent plongés dans les yeux de de Sambry, elle acquit la conviction de ce qu'il disait ; et, par un de ces étranges contrastes de la nature, elle fondit en larmes.

Ces pleurs la soulageaient et lui rendaient la tranquillité d'esprit dont elle avait un si grand besoin.

Lentement elle tendit la main à de Sambry, et d'un ton grave :



UN LAC DANS LEQUEL BARBOTAIT UNE TROUPE DE HÉRONS. (P. 171.)

— Pardon de ne pas vous avoir compris, dit-elle. Je vous remercie de tout ce que vous allez faire pour moi. Sauvez-moi, car je veux vivre

En même temps, elle jeta un regard plein de tendresse du côté de ses compagnons de misère.

Sans perdre une minute, on la souleva doucement ; et avec toutes les précautions imaginables, on la transporta à l'intérieur de la tente.

Jusqu'à nouvel ordre, de Sambry détacha à sa personne, comme servante et garde-malade, la négresse Nkéré, sur les bons soins de laquelle il savait pouvoir compter.

Le docteur Harris, qui avait déjà, sans rien dire, observé les allures et l'état de Cathérine, s'approcha doucement de de Sambry, et, se penchant à son oreille :

— Elle est bien malade, à ce qu'il me semble, fit-il d'une voix triste.

— Je m'en aperçois, comme vous, mon ami ; mais tâchez de faire l'impossible pour la ramener à la santé.

— Ce n'est pas à moi que cela tiendra, je vous le jure.

— Voyons, maintenez votre bonne réputation ; vous avez guéri des rois nègres et des indigènes en masse ; rétablissez également notre pauvre protégée.

Harris haussa les épaules d'une manière significative.

— Laissez-moi seul avec elle, répondit-il ; je verrai ce qu'il y a à faire.

On avait arrangé à Cathérine un hamac confortable, dans lequel la pauvrete se trouvait si bien à l'aise qu'elle se dorlotait avec une satisfaction réjouissante entre ses draps, tâtant ceux-ci, curieusement, à l'instar d'un enfant qui veut se convaincre si réellement on le soigne tel qu'on le lui a promis.

Il y avait si longtemps que les membres frêles et harassés de la jeune fille n'avaient plus goûté les délices d'un lit.

De Sambry s'aperçut de ce petit caprice, et voulant d'ailleurs obéir à l'injonction de Harris, il pria ses amis d'évacuer la pièce et de le suivre.

— Laissons la patiente au docteur, dit-il, et rendons-nous dans la chambre commune où nous pourrons causer.

On s'empressa d'obtempérer à ce désir, et bientôt tout le monde se trouva réuni, comme dans les beaux jours passés à Franceville.

Afin de reconforter les nouveaux camarades, de Sambry avait fait apporter quelques aliments substantiels, qui furent distribués avec ménagement et que les infortunés, sevrés depuis de longs mois, mangeaient avec de véritables délices.

Peu à peu on se trouva rassasié, et la vigueur étant partiellement revenue, on commençait déjà à oublier les souffrances passées.

Alors Henri de Simo se fit connaître et présenta successivement ses amis Paul Tcherkoff, Oscar von Ruff ainsi que Criquet, sans oublier de comprendre dans sa citation la sœur de Paul, Cathérine.

La connaissance étant ainsi complètement faite, on attendit anxieusement le récit des événements et des aventures qui avaient amené ces personnages sur le Continent Noir, et celui des malheurs qui les

avaient assaillis, malheurs dont le nègre libéré lors de l'algarade avec Calao, n'avait su exposer qu'une faible idée.

Henri mit sous les yeux des explorateurs son histoire entière, à partir de son départ d'Europe, narra les circonstances qui lui avaient fait connaître Criquet ainsi que celles qui l'avaient lié d'amitié avec Paul Tcherkoff et sa sœur. Il cita leur rencontre fortuite avec le savant von Ruff, l'enrôlement de celui-ci dans leur expédition, et passa ensuite en revue tous les incidents qui avaient signalé leur longue pérégrination sur la terre africaine.

D'étape en étape, il en arriva à leur captivité au lac Iki, aux souffrances qu'ils y avaient endurées, et aux tortures qu'on leur y avait infligées, lorsque Palimbo les enchaîna comme des galériens.

Au souvenir de ces jours malheureux, le cœur d'Henri se gonfla d'amertume et il dût se reposer pendant plusieurs minutes avant d'avoir le courage de poursuivre son récit.

Cependant il se reprit bientôt, à la grande satisfaction de son auditoire, qui se suspendait à ses lèvres.

— Nous étions donc prisonniers de Palimbo, ou plutôt de Calao, au lac Iki, fit-il. Nos misères étaient immenses, mais ce qui venait encore augmenter l'horreur de notre situation, c'était l'absence de Cathérine et de Susse. Qu'étaient-ils devenus, tous deux, et pourquoi, si von Ruff avait été amené auprès de nous, pourquoi, elle aussi, n'avait-elle pas été faite prisonnière ? Et puis, ce qui me martelait l'esprit, c'était cette négresse, attachée à côté de Paul, et, qui, après avoir brisé ses chaînes, avait pris la fuite lors de notre entrée dans la prison de Calao. Dans mes sens agités, je cherchais obstinément un rapprochement à tous ces faits bizarres, et j'en arrivais à conclure qu'un méchant génie nous tenait sous sa griffe implacable. Pauvre Cathérine, surtout ! Sans doute elle était livrée aux mauvais traitements des négriers, ou vendue à un chef indigène qui exerçait sur elle une autorité sans conteste et des droits infâmes ; morte, peut être ! Plutôt morte que déshonorée ! Et je ne pouvais rien pour elle ; et ces chaînes maudites me tenaient rivé au poteau infernal qui me torturait les chairs comme un enfer palpable ! Rien, rien. Ce martyre dura deux jours, sans compter qu'on nous laissait presque mourir de faim et que, pour rendre l'épreuve plus horrible encore, Palimbo venait, durant des heures entières, nous invectiver et cingler nos membres meurtris de son fouet impitoyable. Mais la Destinée veillait sur nous et s'émut enfin de nos misères imméritées. Le troisième jour un mouvement

inuité se produisit autour de nous, et, nous vîmes entrer dans notre prison deux hommes et une femme. L'un des hommes était Susse; l'autre, Palimbo. La femme était Cathérine. Notre stupeur fut grande et notre joie sans bornes. Que s'était-il donc passé? Nous ne pouvions le deviner, et jusqu'ici je l'ignore encore. Cathérine, heureuse de nous être rendue, nous raconta que les gens de Palimbo l'avaient fait marcher avec Susse, pendant près de deux jours, vers une destination à elle inconnue; que soudain, au milieu de la plaine, Calao en personne était apparu; qu'il avait donné des ordres à ses hommes; qu'immédiatement on avait rebroussé chemin, et qu'enfin on les avait conduits auprès de nous, sans qu'on eût touché à un cheveu de leur tête. Tout cela était bien étrange, mais ce qui l'était encore davantage, c'était qu'à partir de ce moment un changement fondamental se manifesta dans les règles de notre captivité. On nous défit de nos chaînes et l'on nous rendit la liberté de nos mouvements. On nous envoya, comme de simples esclaves, travailler aux champs, sans égards pour Cathérine ou pour n'importe qui de nous. Quelque dure que fût la tâche, nous l'acceptâmes avec enthousiasme, car elle constituait un grand allègement de nos peines. Il est vrai que nous étions sévèrement surveillés et que toute tentative d'évasion était impossible, mais au moins n'étions-nous plus attachés à un poteau comme des assassins. Bien plus, nous travaillions ensemble, en groupe, côte à côte, dans une liberté relative, puisque nous avions toute latitude de nous causer et de nous soutenir mutuellement de nos consolations réciproques. Je le répète encore, je n'ai jamais su à quoi attribuer ce changement subit dans notre sort. Calao était-il devenu plus humain? Je ne le pense pas. Nourrissait-il à notre égard des intentions différentes à celles qu'il avait combinées dès le début? Je le suppose. Toujours est-il que cette vie de labeur et de souffrance dura longtemps. Un bon nombre de mois s'écoula ainsi sans que nous pussions entrevoir une lueur d'espoir, un rayon de libération. Nous peinions toujours et toujours, ayant déjà détaché du monde civilisé nos idées et notre cœur, nous croyant abandonnés pour toujours, et n'ayant plus qu'une espérance : la mort. Une nuit, comme je dormais profondément, abattu que j'étais par les travaux de la journée, je fus réveillé par le contact d'une main qui me secouait doucement. Surpris, j'ouvris les yeux; et, à la lueur de la lune, je vis à côté de moi une femme noire. Je voulus crier, mais elle me mit le doigt sur la bouche pour me réduire au silence. — « Veux-tu être libre? » me demanda-t-elle à

brûle-pourpoint et d'une voix étouffée. Cette demande mit le comble à ma stupéfaction, et je ne savais vraiment que répondre. Je fixai plus attentivement cette singulière créature et je reconnus la négresse qui s'était enfuie de la prison de Palimbo, lors de notre entrée dans ce lieu terrible. Mais elle ne me laissa pas le temps de la réflexion et répéta sa question, puis elle ajouta : « Si tu le veux, toi et les autres blancs, suivez-moi ; je vous conduirai hors de l'atteinte des négriers ». — Du coup, je retrouvai mon sang-froid. — « Mais, lui dis-je, es-tu bien sûre de pouvoir nous délivrer ? » — « Oui, fit-elle en affirmant de la tête. » — « Et quel intérêt as-tu à nous servir ! » — « Ecoute : j'ai juré de me venger de Calao, parce qu'il m'a fait beaucoup de mal. Je sais que la meilleure vengeance est de lui ravir ses esclaves blancs. Je vous ai vu entrer dans la demeure de Calao, toi et les tiens, enchaînés ; et, j'ai imploré la puissance de nos dieux pour qu'ils me rendissent la liberté. Les dieux ont écouté ma prière et j'ai pu m'échapper. Alors a commencé ma vengeance. Nuit et jour, durant des mois entiers, j'ai rôdé autour de ces lieux, afin de trouver le moment favorable pour vous arracher aux griffes de Calao. La surveillance qu'on exerçait autour de vous était trop grande pour me permettre d'exécuter mes plans. Mais j'ai de la patience et j'ai su attendre. Enfin le moment est venu, et si vous voulez me suivre, vous serez libres dans une heure. » — En entendant ce récit fantasque, je crus rêver positivement. Cependant l'accent de la négresse était tellement sincère, sa voix était si convaincante que toute hésitation se dissipa dans mon esprit. Néanmoins je pesai, à sa juste valeur, la situation qu'allait nous créer, cette évasion bizarre. — « Et que ferons-nous si Calao lance ses hommes sur nos traces ? demandai-je, » — « Vous vous défendrez, répondit-elle d'un ton sombre. » — « On nous a pris nos armes ». — « Je t'en rapporte d'autres » — Et en même temps elle fit briller sous mes yeux ébahis, les canons de trois fusils et elle me poussa dans les doigts unealebasse remplie de poudre et de cartouches. Décidément tout cela prenait les allures d'un conte de fée et je me demandais si la réalité de pareil bonheur était possible. Je résolus d'agir, et, secouant toute faiblesse, je me levai sans faire du bruit. — « Viens, dis-je à la négresse ; je suis prêt et me confie à toi ». — Elle me prit la main et, rampant comme des ombres, nous allâmes doucement, bien doucement réveiller les amis. De même que moi, tous montrèrent une surprise sans bornes ; mais, enhardis par mon exemple, ils ne tardèrent pas à m'imiter. Comme une troupe d'hyènes,

la négresse à notre tête, nous glissâmes hors de l'habitation et bientôt l'air frais de la nuit vint nous fouetter les tempes enfiévrées et nous donner un nouveau courage. Chose inexplicable : aucun gardien ne nous vit et nous ne vîmes aucun gardien. Cinq minutes plus tard nous étions libres, libres comme les oiseaux dans l'espace, marchant dans les grands chemins, tout remplis de bruits mystérieux, et sur lesquels l'astre nocturne déversait complaisamment sa lumière miroitante. Alors seulement nous sûmes ce qu'est la liberté ; alors seulement nous sentions nos poumons se dilater et nos membres se mouvoir sous l'impression de cette liberté que nous avions jaloué depuis si longtemps et que nous goûtions enfin. Le fusil sur l'épaule, l'œil en feu, nous marchions, nous marchions allégrement, écrasant les herbes et foulant les cailloux de la route, avec cette audace que donne la conquête des droits perdus. Nous cheminions pendant toute la nuit et vers l'aurore nous arrivâmes à une immense forêt, dans laquelle des milliers d'oiseaux saluaient de leurs éternels refrains le renouveau du jour. Hors de toute atteinte nous fîmes halte pour nous reposer un peu et pour rassembler nos esprits, embrouillés par les événements qui s'étaient déroulés d'une façon si inattendue. Notre conductrice était radieuse, autant que nous. — « Ma tâche est accomplie, dit-elle, je vous quitte. Je me suis vengée de Calao. Vous voilà libres. Adieu ». — En même temps, et avant que nous eussions même pu la remercier, elle disparut dans les broussailles. Ce départ imprévu nous causa une vive déception, mais enfin nous étions affranchis du joug qui nous avait pesé si longtemps ; nous avions des armes et des munitions ; nous avions l'espace pour nous mouvoir et du courage dans le cœur. Que fallait-il de plus ? Pour le moment, rien. C'est ce que nous pensions, du moins. Une seule crainte nous pourchassait, celle des conséquences de notre fuite. Que ferait-on là-bas lorsqu'on apprendrait notre évasion ? A coup sûr Calao et Palimbo lanceraient sur notre piste leurs plus fins limiers et puis... Nous n'osions trop y penser. Comme, à notre avis, nous avions franchi une distance assez considérable, nous décidâmes de camper jusqu'au lendemain sur la lisière du bois, afin de nous reposer, pour partir dès l'aurore vers d'autres parages. Etant sans vivres nous nous fîmes une ample provision de gibier, lequel, du reste, abondait en cet endroit. Dans une quiétude parfaite nous établîmes notre camp, et déjà les trois quarts de la journée s'étaient écoulés, lorsque soudain von Ruff, qui herborisait à quelques mètres de là, accourut tout essoufflé. — « Les négriers ! » s'écria-t-il. — En effet

une bande d'hommes débouchait par la forêt et marcha droit sur nous. Tout doute était impossible : c'était des négriers lancés à nos trousses. Avec des cris de triomphe, ils vinrent buter contre nous, mais nous aussi, nous avions des armes, et nous étions décidés à vendre chèrement notre existence. Le choc fut terrible ; tout le monde fit son devoir, et nous parvîmes à battre les assaillants, qui durent s'enfuir, poursuivis par nos balles meurtrières. Du même coup nous libérâmes leurs esclaves, dont deux, cependant, un homme et une femme, voulurent à toute force rester à notre service. Ces indigènes étaient ceux qui vous remirent l'écrit qui vous a conduit à notre découverte. Vous savez le reste, mais vous ne saurez jamais les souffrances, les douleurs et les tortures qui ont accompagné ces émouvantes pérégrinations. Et maintenant, mes amis, que tout danger a fui ; que nous comptons auprès de nous des hommes dévoués et bons, laissez-moi vous remercier encore pour vos efforts à notre égard. Soyez persuadés que jamais nous n'oublierons ce que vous avez fait, et que toujours votre amitié et votre abnégation nous resteront comme une dette que nous avons à acquitter envers vous et que nous acquitterons en joignant nos efforts aux vôtres, dans le but que vous poursuivez.

Pendant le long récit d'Henri de Simo, un silence général avait régné dans la tente.

Toutes les respirations étaient suspendues : tous les cœurs avaient battu, comme si l'on eut affronté soi-même les dangers dont le voyageur avait tracé un si fidèle tableau.

Les mains se serrèrent dans une expansion fraternelle, tandis que plus d'un sentait naître et mourir sous sa paupière une larme de commisération et de pitié pour ces victimes de la civilisation.

Sir William, lui, était littéralement frappé d'admiration.

Il se remuait comme un diable et jurait que, tôt ou tard, il se vengerait sur ce bandit de Calao, pour les mauvais tours qu'il avait joués tant à eux qu'aux autres.

De Sambry, fier de ses nouveaux camarades, ne trouva pas assez de mots pour faire leur éloge, et s'apitoya surtout sur le sort de la pauvre Cathérine, qui avait dû souffrir l'enfer dans ce monde de misères et de privations.

— Heureusement qu'elle a fort souvent trouvé de quoi se divertir, fit Henri.

— A propos de quoi donc ?

— A propos de balivernes racontées par notre ami Criquet

— Ah ! Monsieur Criquet est farceur ?

— Incorrigible.

— C'est une vertu inoffensive.

— C'est-à-dire, si je dis qu'il est farceur, je me trompe légèrement. J'aurais dû dire qu'il l'était, car tous ces événements lugubres l'ont fait énormément rabattre de son caquet, et je serais presque tenté de croire qu'il est devenu pour tout de bon un homme sérieux.

— N'est-ce pas, Criquet ? ajouta-t-il en se tournant vers lui.

— Sérieux est le mot, répondit l'autre, à telle enseigne que mes cheveux ont littéralement grisonné.

— Dites plutôt qu'ils vous en sont tombés.

— Il m'en restera toujours suffisamment de quoi faire une corde pour pendre bel et bien ce maudit Calao.

— Moi je tirerai après, ajouta Sir William.

Criquet se courba dans une profonde révérence.

— Dans ce cas nous tirerons à deux.

— Volontiers.

En ce moment revint Harris, qui avait soigneusement fait sa visite médicale.

Tous le regardèrent anxieusement.

— Eh bien ! demanda de Sambry.

Le docteur paraissait soucieux.

Il hochait tristement la tête.

— La maladie est assez grave, dit-il.

— Mortelle ? interrogea le chef.

— Pas précisément mortelle, mais dans tous les cas elle peut inspirer de sérieuses inquiétudes.

Henri devint blême.

Il s'élança vers le docteur, et lui prenant la main :

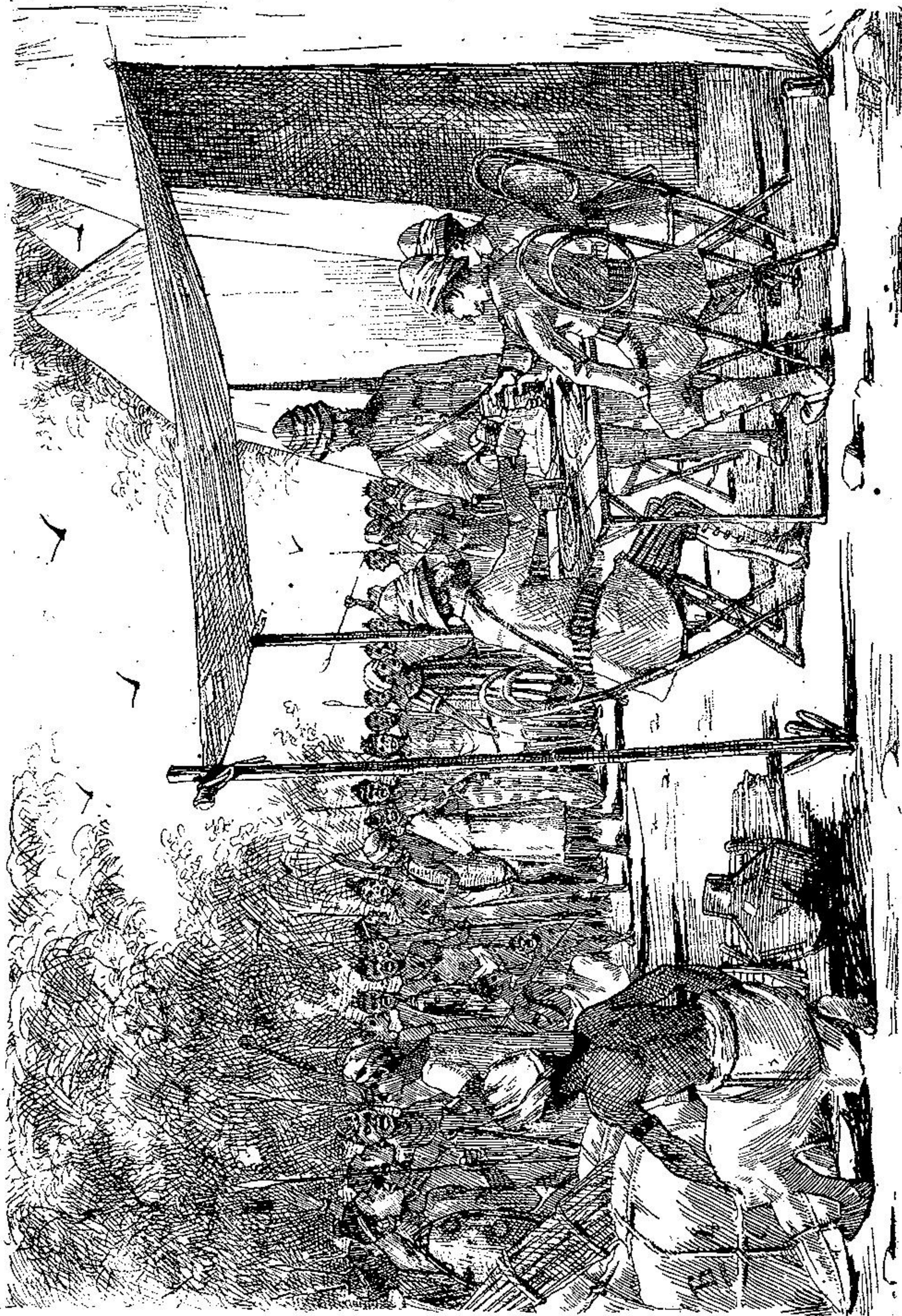
— Voyons, dit-il, ne me cachez rien, je suis prêt à tout entendre. Que puis-je espérer pour ma fiancée ?

Harris fronça le sourcil.

— Tout et rien, fit-il.

— De grâce, expliquez-vous.

— L'abattement est extrême, la fatigue est à son point culminant. La fièvre s'en est mêlée et peut s'accroître d'instant en instant. Si j'y parviens à la vaincre, j'oserais presque prédire un revirement prochain.



ON TRINQUAIT JOYEUSEMENT. (P. 178.)

une guérison certaine ; mais si mes efforts restent infructueux sur ce terrain...

— Alors ?

— Alors, tout est à craindre.

Henri eut un soubresaut, un cri de douleur qui remua l'âme des compagnons.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! exclama-t-il. Près de la gagner, je serais près de la perdre !

— Espérez ! conclut le docteur d'un ton paternel.

De Sambry eut réellement pitié du pauvre Henri.

— Nous la sauverons, dit-il ; et, pour commencer, nous camperons ici jusqu'à ce que tout danger ait disparu.

Un long regard de reconnaissance tomba des yeux de de Simo sur la figure du chef et ses mains serrèrent les siennes dans une chaleureuse et forte étreinte.

— Merci, merci, s'écria-t-il.

— Voilà des amis, de vrais amis, murmura Paul.

Cependant, pendant que les explorateurs continuaient leur conversation et se racontaient leurs aventures, Sir William, repris du démon de la chasse, était sorti avec Mwama pour abattre quelque gibier.

Il n'avait pas eu de peine à en découvrir, car, après quelques minutes de marche, il était arrivé à un lac où barbotait une troupe de hérons.

D'un coup de maître il en avait tiré deux, qu'il s'empressa de ramener au camp.

Le soir étant venu insensiblement, on soupa en commun, terminant ainsi dignement une journée bien commencée.

— Allons, nous reposer, dit le chef. Demain nous arrêterons les plans de notre future expédition.

Cette nuit-là on dormit à poings fermés, à l'exception du docteur et de Nkéré, qui veillaient près de Cathérine.

XVI

LA JOIE RENAÎT

A l'aurore on fut debout ; et, après déjeuner, on se réunit pour entretenir des prochaines explorations.